

elles en milieu des maisons.

C'est là le domicile du docteur Auricourt.

Géraldine frappa, Madeleine vint aussitôt ouvrir.

— Ne m'avez-vous pas dit, fit Mlle. Auricourt lorsqu'elle se fut débarrassée de son manteau, que votre nièce demeurait chez M. de Carro ?

— Mais, oui mademoiselle.

— Quel service rendait-elle ?

— Celui de femme de chambre et de portière.

— Croyez-vous que M. de Carro vous connaisse et sache que vous demeurez ici.

— Je ne pense pas, car je ne suis jamais allée chez lui depuis que Mario y est entré.

— Alors il faut que vous me rendiez un service.

— Je suis prête, mais tout d'abord, qu'il n'y a rien que je ne fasse pour vous faire plaisir.

— Oui, Mademoiselle, je sais que vous êtes fidèle, c'est pour cela que je ne crains pas de me fier à vous. M. de Carro voudrait devenir l'époux de Mlle. de Roberval malgré toute la répugnance qu'elle éprouve pour ce mariage. Il voudrait chasser de son cœur la pensée de M. de Balzacourt et pour cela il emploie les procédés les plus indignes. Il la retient prisonnière dans sa chambre et ne lui permet pas de recevoir personne, pas même moi de crainte que je lui apporte des nouvelles du capitaine, et je sais qu'elle est gardée à vue par Madeleine de Carro qui s'est faite sa gôlière. Il faut que vous mettiez Marie dans nos intérêts et qu'elle fasse parvenir mes lettres à Mlle. de Roberval. Je compte sur votre intelligence pour cela, personne ne vous soupçonnera chez M. de Carro, ne sachant pas que vous demeurez ici, et ma pauvre Hortense pourra supporter la douleur d'être séparée de tous ceux qu'elle aime, en recevant les nouvelles du capitaine.

Madeline accepta, flatter de la confiance de sa maltrise et promit que sa nièce ferait tout ce qu'elle voudrait.

Le docteur rentra peu après ; il venait de visiter ses malades.

— Chir père, dit Géraldine, vous avez été bien longtemps, la journée m'aurait paru insupportablement longue si je n'étais sortie pour me distraire.

— Il m'a été impossible de revenir plus tôt.

— Pour cela vous resterez toute la soirée avec moi, je ne veux pas que vos livres me disputent votre affection pour ce soir.

Le docteur embrassa sa fille.

— Tu sais bien que ce serait difficile, dit-il. Allons, mon enfant, va donc faire préparer le souper je me sens un appétit dévorant. Plus tard je te raconterai ce qui m'a retenu.

La jeune fille alla donner ses ordres.

Après le souper, M. Auricourt s'installa dans un large fauteuil, dans le salon et sa fille se mit à exécuter sur la harpe un morceau d'opéra. Elle jouait cet instrument à la perfection et le docteur l'écoutait avec plaisir tout en l'entourant d'un regard d'affection. En la regardant il lui semblait être rejoint de vingt ans ; il se retrouvait dans ce bonheur d'autrefois. C'était Ida qui jouait et les accords mélodieux qu'elle tirait de ses doigts, le laissent ne borer

dans un rêve réel, mais effacé. Perdu dans les souvenirs du passé, il ne s'était pas aperçu que Géraldine avait cessé sa musique ; mais il sentit deux bras s'enrouler autour de son cou et une voix douce lui dire :

— Qu'est-ce que ça pleure, tu pleures ?

L'illusion n'était plus, c'était la réalité maintenant mais une réalité remplie de charmes. Il pressa sa fille sur son cœur et la couvrant de baisers, il murmura :

— Oui je pleure, mais ces larmes ne me causent aucune peine puisque je ne m'en étais pas aperçu, je ne puis avoir de chagrin lorsque tu es auprès de moi.

— Bien sûr, dit-elle, regardant son père d'une manière interrogative.

— Oui mon enfant, je t'aime et je crois avoir une part de l'amour que renferme ton petit cœur, c'est assez de bonheur, je ne désire rien de plus.

Géraldine embrassa son père, et une larme brilla au fond de son œil noir.

Soudain un violent coup de marteau, frappé à la porte d'entrée, vint tirer M. Auricourt et sa fille de leur entree.

Un domestique accourut prévenir le docteur que deux hommes portant sur un brancard un blessé, le demandaient. Le chirurgien se rendit à la hâte dans son bureau, où le malade venait d'être déposé.

— Qu'est-il arrivé à cet homme ? demanda-t-il à qui l'avaient apporté.

— C'est ce que nous ignorons, répondit l'un d'eux, nous l'avons trouvé évanoui dans le chemin près d'ici, baignant dans son sang.

— Mais c'est un assassinat !

— Probablement. Lorsque nous sommes arrivés sur les lieux, les assassins s'étaient enfuis.

Le médecin après avoir examiné le malade :

— La blessure est grave, dit-il, elle peut être mortelle. Cependant je veux espérer ; mais il ne faut pas qu'il soit transporté de nouveau, ainsi je me charge de le garder ici jusqu'à sa guérison. Et vous, allez prévenir le gont, afin qu'on se mette à la poursuite des malfaiteurs. Les deux hommes sortirent précipitamment. M. Auricourt appela en même temps Madeleine et lui ordonna de préparer un lit. La chambre fut bientôt prête. On y transporta le blessé.

Le docteur pansa la blessure puis ensuite fit venir sa fille qui entra toute tremblante d'émotion, et jeta un regard sur l'inconnu :

— Est-il mort père ?

— Non, il est seulement évanoui.

— Le connaissez-vous ?

— Je crois l'avoir vu à l'armée, mais je ne puis me rappeler son nom.

— Va-t-il demeurer ici ?

— Oui, on ne pourrait le transporter sans causer sa mort.

— Mon Dieu fit Géraldine en joignant les mains !

— Il est gravement blessé, reprit le docteur, mais la science est puissante et j'espère le sauver, quelque la balle ait traversé l'épaule droite.

Géraldine regarda le jeune homme qui était toujours dans une immobilité complète et paraissait déjà privé de vie, la jeune fille se demandait si son père ne se